

Le temps
Le temps raconté au prisme de l'anthropologie
philosophique de Paul Ricœur

Jérôme Porée

Philopsis : Revue numérique

<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Il n'y a peut-être pas d'occupation qui nous soit aussi familière que celle de raconter. « Alors, raconte ! », nous demande l'ami dont nous avons été séparé quelques années, quelques mois ou quelques heures. L'impératif est superflu : nous l'aurions fait de toute façon. Nos actions, nos passions, nos rencontres, tout enfin nous en fournit le motif ou l'occasion. C'est à croire que *la vie même demande récit*. Mais pourquoi ? Paul Ricœur répond pour une part essentielle à cette question lorsqu'il remarque que le patient qui s'adresse au psychanalyste, le fait dans l'espoir que sa vie devienne à la fois plus supportable et plus intelligible¹. C'est la souffrance, alors, qui demande récit. Dans son livre, *Paroles suffoquées*, Sarah Kofman dit comment ceux qui sont revenus d'Auschwitz n'avaient de cesse de raconter, raconter sans fin, « comme si seul un [récit] infini était à la mesure du dénuement infini »². Primo Lévi le confirme : « le besoin de raconter [...] avait acquis chez nous, avant comme après notre

1 *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, Seuil, 1983 (t.1), 1984 (t. 2), 1985 (t. 3) ; ici *Temps et récit 1*, p. 113. La pagination que nous donnons est celle de l'édition originale, distincte de celle de la réédition dans la collection « Points ».

2 Paris, Galilée, 1987, p. 16.

libération, la force d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires »³. Ricœur en est bien d'accord : « toute l'histoire de la souffrance [...] appelle récit »⁴.

Mais quelle est alors la fonction du récit ? De mettre de l'ordre ? de donner un sens ? de partager une expérience ? Une autre réponse est suggérée par le titre du livre de Thierry Hentsch, *Raconter et mourir*⁵ : nous racontons pour ne pas mourir – enfin, pour ne pas mourir tout à fait... Comment ne pas songer ici à l'antique représentation du temps comme un dieu qui dévore ses propres enfants ? Le récit est peut-être le meilleur moyen qu'ont trouvé ceux-ci d'échapper à sa voracité.

Toutes ces réponses sont cependant prématurées. Sans préjuger des unes et des autres, contentons-nous donc pour le moment d'admettre par hypothèse, lorsqu'il s'agit de l'homme, l'identité du vivre et du raconter⁶. Cette hypothèse met en continuité les deux grands livres que Ricœur a écrits à quelques années d'intervalle : *Temps et récit*, dont les trois tomes ont paru respectivement en 1983, 1984 et 1985, et *Soi-même comme un autre*, publié en 1990⁷.

Il faut cependant, cette identité admise, distinguer entre plusieurs modes du vivre, comme entre plusieurs modalités du raconter. Il n'y a pas seulement, en effet, la vie des individus ; il y a encore la vie des sociétés et des cultures. Le livre de Hentsch est consacré justement aux grands récits qui irriguent en profondeur nos traditions et nos croyances. Transmis de génération en génération, ces grands récits surmontent la discontinuité du temps biologique et nouent le fil d'un temps que l'on peut appeler, par contraste, le *temps humain*. Nous nous demanderons bientôt si ce fil n'est pas, aujourd'hui, irrémédiablement brisé et si notre expérience ordinaire n'est pas plutôt celle d'un temps discontinu⁸. L'âge de la science et de la technique est aussi celui de la crise du récit, qui n'est peut-être elle-même que l'aspect le plus apparent d'une crise générale du langage et de la culture. Cette crise, cependant, n'a jamais profondément troublé Ricœur. A la différence, par exemple, d'un Benjamin, à qui nous reviendrons en terminant, il a toujours exprimé à son propos une forme d'optimisme que justifient, dans sa pensée, deux propositions corrélatives : la première est que « le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative »⁹ ; la seconde est que « nous n'avons aucune idée d'une culture où l'on ne saurait plus ce que signifie raconter »¹⁰.

Mais il n'y a pas seulement les grands récits. Il y a encore – nous avons commencé par là – la narration quotidienne de nos plus humbles expériences. Entre ces deux limites prennent place mille et une manières de raconter. Nous n'en ferons pas l'inventaire. Nous nous contenterons de tracer, dans le vaste champ ainsi ouvert, deux lignes de partage. La première passe entre la narration spontanée de l'expérience quotidienne et la narration organisée selon des règles qui permettent d'en parler comme d'un art. La tragédie, l'épopée, le conte, la fable, le roman, la biographie, l'historiographie, entre autres, témoignent de cet art de raconter. Les règles, cependant, n'en sont pas toutes les mêmes, ni peut-être la visée. D'où la deuxième ligne de partage : elle passe entre le récit historique et le récit de fiction. Ces lignes ne sont pas infranchissables. Il existe, entre les différentes modalités du raconter, des liens nombreux et

3 *Si c'est un homme*, trad. fr. Paris, Julliard, 1987, p. 8.

4 *TRI*, p. 115

5 Paris, Bréal, 2002.

6 Ou, plus précisément, l'identité du pouvoir de vivre et du pouvoir de raconter.

7 Ce premier ouvrage est déjà hanté, en effet, par la question de l'identité personnelle. Et celle-ci est comprise dès ce moment comme elle le sera dans le second ouvrage, qui en précisera seulement la notion, c'est-à-dire comme une « identité narrative ».

8 Que reste-t-il pour nous de l'épopée de Gilgamesh, de l'odyssée d'Ulysse, de la tragédie d'Oedipe ? Que restera-t-il bientôt de la Genèse, de la vie de Jésus ou de la Chanson de Roland ?

9 *Temps et récit 1*, p. 17.

10 *Temps et récit 2*, p. 48. La mode américaine du « *storytelling* », qui ne retient du récit que sa puissance d'illusion, lui serait apparue sans doute comme la confirmation ironique de cette deuxième proposition.

complexes. Il en est ainsi en particulier de l'histoire et de la fiction, auxquels Ricœur consacre, certes, deux tomes distincts de *Temps et récit*, mais dont il se propose ensuite d'examiner l'« entrecroisement »¹¹. Nous ne pouvons pas, malheureusement examiner tous ces liens. Nous nous bornerons plus généralement à montrer comment le récit, dans ses diverses modalités, permet à l'homme d'assumer sa condition temporelle.

C'est à dessein que nous donnons à notre propos une tonalité existentielle. Ricœur, en effet, n'aborde pas le temps comme un problème qui concernerait la pensée pure, mais comme une question liée originairement notre « désir d'être ». Il en est du temps comme du mal : dans les deux cas, il faut parler de *question* plutôt que de *problème*¹². Et dans les deux cas aussi la réponse a la forme de la « réplique » ou de la « riposte ». Non que la question que nous pose le temps ne puisse être élaborée en problème. Cette élaboration est l'œuvre du discours philosophique et a sa légitimité propre. D'où la place que trouvent dans l'ouvrage de Ricœur, entre autres, les théories d'Aristote, de saint Augustin, de Husserl, de Kant ou de Heidegger. Mais ces théories trouvent vite leur limite. Et que dire de leur intérêt pour la vie ? Le philosophe peut moins ici que l'historien et le romancier – pour ne pas parler du poète et du prophète. C'est son impuissance même à résoudre conceptuellement le problème du temps qui appelle la *riposte du récit*¹³. Le plan du troisième volume de *Temps et récit* est à cet égard particulièrement clair : à l'« aporétique du temps » répond une « poétique du récit » dans laquelle ce mot : « poétique », désigne un ensemble de ressources propres à soutenir notre désir d'être et notre effort pour exister.

Cette aporétique a précisément pour fonction de mettre en perspective la notion de « temps raconté », qui donne son titre à ce troisième volume, et de situer celle-ci par rapport aux conceptions philosophiques évoquées à l'instant. Elle est une invitation à esquisser, comme nous le ferons d'abord, une brève histoire du temps avant le récit (I).

Nous nous convainçons assez facilement, après cela, qu'il existe bien, pour parler comme Ricœur, « une connexion significative entre la fonction narrative et l'expérience humaine du temps » (II).

Il n'y a pas seulement, toutefois, les limites du discours philosophique : il y a encore les limites du récit. C'est donc sur ces dernières que nous mettrons l'accent en troisième lieu. Il nous faudra revenir alors sur la thèse selon laquelle le temps ne devient temps humain que s'il est articulé de manière narrative (III).

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

11 *Temps et récit* 3, IIème partie, ch. 5 : « L'entrecroisement de l'histoire et de la fiction » ; 1. « La fictionnalisation de l'histoire » ; 2. « L'historicisation de la fiction ».

12 Il n'y a pas un problème du mal comme il y a un problème de la commensurabilité de la diagonale et du côté du carré. Quelle pourrait être en effet la « solution » d'un tel « problème » ? A peu près, sans doute, celle qu'un Père jésuite proposait à ce marquis défiguré dont Dostoïevski raconte l'histoire dans *Les Frères Karamazov* et qui courait partout en criant : « Rendez-moi mon nez ! Rendez-moi mon nez ! ». « Mon fils », raisonna le Père, « tout est réglé par les décrets de la Providence ; un mal apparent amène parfois un bien caché ; si un sort cruel vous a privé de votre nez, vous y gagnez, en ce que personne désormais n'osera vous dire que vous l'avez trop long ! » Indigence de la spéculation et du raisonnement purs ! Misère de la philosophie et de la théologie s'échinant à démontrer, ou que le mal n'est pas, ou qu'il est la condition d'un plus grand bien ! Ricœur, là-dessus, n'a jamais varié : le mal n'est pas ce sur quoi l'on glose : il est ce contre quoi on lutte.

13 La conviction de Ricœur – une conviction qu'il étend à tout objet concevable et qu'il oppose à l'ambition du penseur purement spéculatif – est que le philosophe ne peut faire seul les questions et les réponses. Il reçoit les questions qu'il élabore et dont il confie ensuite la réponse à d'autres.

